

P. Franz Timmermans :

## « Ce n'est pas la richesse ou la réussite personnelle qui compte, mais... »

*Le Père Franz Timmermans, est ancien supérieur général de notre Congrégation. Il a assumé cette responsabilité durant deux mandats, de 1974 à 1980 puis de 1980 à 1986. Aujourd'hui, il vit dans une communauté pour « confrères âgés », en Hollande son pays et sa province d'origine. Il assure divers ministères : célébration des messes, prédication des recollections et des retraites spirituelles, traduction de textes... Dans cette interview, il évoque les souvenirs de ses deux mandats comme supérieur général ; il analyse les défis actuels de la Congrégation et s'interroge sur l'avenir de la mission spiritaine.*

**Il y a 50 ans, la maison généralice de notre Congrégation a été transférée de Paris à Rome. Et vous avez été convié par le supérieur général, le Père John Fogarty, à venir participer à la célébration de ce cinquantenaire. Comment avez-vous accueilli cette invitation ?**

J'étais très touché par ce geste car je ne m'y attendais pas. J'ai trouvé que c'était une excellente initiative. Il y avait donc la joie de pouvoir revoir des confrères que j'ai connus. Je suis très frappé par l'évolution des choses depuis 50 ans. Je vois comment les choses ont tellement changé. Le monde a changé, la Congrégation aussi, les priorités missionnaires. Bref il y a une grande différence entre ce que nous avons commencé ici en 1974 et maintenant.

**Vous êtes le troisième supérieur général à avoir résidé ici à Rome, après Mgr Marcel Lefèbvre (1962-1968) et Joseph Lécuyer (1968-1974). A quels défis étiez-vous confrontés au début de votre premier mandat en 1974 ?**

Je dois dire que l'un des grands défis avait déjà été relevé par le Père Joseph Lécuyer. Le départ de Mgr Lefèbvre, après le Chapitre général de 1968, avait laissé la Congrégation dans une situation difficile. On se demandait comment continuer la mission de la Congrégation. Il y avait une sorte de méfiance entre les confrères, qui venaient de partout et ne se connaissaient pas. Nous nous demandions s'il n'allait pas y avoir une scission, une séparation. Nous ne savions rien. C'est à ce moment-là, au Chapitre de 1968, nous avons demandé au Père Lécuyer, grand savant, académicien, homme de Dieu, très profond, de tout cœur dévoué à la Congrégation, s'il acceptait de prendre cette charge de supérieur général.

Le Père Lécuyer était un des confidents et théologiens du pape Paul VI. Ce dernier le consultait sur tout ce qui concernait le sacerdoce, la vie religieuse... Je peux dire que le Père Lécuyer a sauvé la Congrégation. Car finalement sa présence a inspiré la confiance entre confrères. Tous connaissaient sa fidélité à l'Église et au charisme spiritain. Et finalement, Mgr Lefèbvre n'a pas été suivi dans son mouvement, si non par quelques-uns. Le grand défi du Père Lécuyer était de faire face à tout l'héritage de Mgr Lefèbvre, à la maison généralice. Pendant six ans le Père Lécuyer s'est efforcé à travailler avec un conseil constitué des confrères ayant certes des grandes valeurs individuelles, mais ne constituant pas une vraie équipe. Le Père Lécuyer n'avait jamais été en Afrique, là où justement la Congrégation était très implantée. Il avait une santé fragile. Il avait pour défi d'ai-



P. Franz Timmermans

der la Congrégation à adapter sa vision missionnaire aux orientations du Concile Vatican II. Le Pape avait demandé aux Congrégations de faire chacune un Chapitre et d'y traiter deux principaux points : retour à l'Évangile et retour au charisme des fondateurs. Le Père Lécuyer et son Conseil se sont donc attelés à cette tâche durant leur mandat. Et je suis arrivé après. C'était déjà beaucoup plus facile. Le mouvement du retour à l'Évangile et au charisme des fondateurs était en route. J'avais la chance d'avoir un Conseil où chacun avait un esprit d'équipe. Nous étions vraiment des amis. Le travail était pourtant compliqué car nous n'avions pas les moyens modernes d'aujourd'hui, pour les voyages, la communication, etc. Par exemple, il n'y avait pas d'ordinateur à la maison généralice. C'est nous qui avons fait venir des États-Unis le premier ordinateur. Nous avons invité un américain à venir l'installer et le démarrer pour la première fois.

Nous avons comme autres défis, à gérer l'expulsion de nos confrères suite à la crise politico-sociale au Nigeria ; à aider à la création des provinces en Afrique ; à améliorer l'organisation de la Congrégation. C'était donc un travail de réflexion visant à définir les critères de base qui devaient sous-tendre nos décisions. Dans le deuxième mandat, nous avons enfin un africain dans le Conseil, le Père Vincent Ezonyia du Nigeria, devenu évêque quelques temps après. L'autre défi portait sur la mission dans un contexte de crise mondiale. Il y eut la terrible guerre en Angola, où il y avait des spiritains, la guerre au Mozambique (bien que nous n'y étions pas encore), la guerre en Afrique australe ; avec des

régimes communistes dans ces différents pays. Le Congo était en feu. Il y avait partout la lutte pour la libération. Ailleurs, la Russie et les États-Unis se battaient pour imposer et étendre leur influence dans le monde. Il nous fallait donc réagir : comment être missionnaire dans ce contexte et dans ces conditions.

**Comment appréciez-vous les deux Conseils que vous avez eu durant vos deux mandats ?**

Comme je l'ai dit, nous étions un groupe d'amis. N'ayant pas les moyens techniques modernes, nous vivions très détendus. Notre tâche était l'animation de la Congrégation. Nous avons décidé de faire toutes les visites toujours ensemble. Et dans l'esprit du Concile Vatican II, nous avons la responsabilité d'aider les confrères à entrer dans la nouvelle vision de la Mission de l'Église, basée sur le retour à l'Évangile et le retour au charisme des fondateurs. C'était passionnant car dans l'équipe il y avait de grands « bonshommes », forts intellectuellement ; d'autres qui avaient de grandes qualités relationnelles. Il facilitaient les contacts avec les confrères et les Églises locales. Il nous fallait continuer le travail commencé par le Père Lécuyer, pour écrire la spiritualité de la Congrégation. Pour cela le Père Alphonse Gilbert a été d'un grand apport à travers ses écrits. Nous faisons nos retraites ensemble. Nous l'avons fait onze fois de suite à Assise.

**Quand on regarde aujourd'hui les statistiques de la Congrégation, on se rend compte que le nombre des spiritains est en baisse dans le monde, malgré la poussée des vocations spiritaines en Afrique, en Amérique et en Asie. Quel commentaire cela vous inspire-t-il ?**

Je crois que malgré le grand espoir qui est né après le Concile Vatican II et le renouveau profond que cela a suscité dans l'Église, il y a eu une grande révolution culturelle et sociale en Europe et en Amérique. Elle a secoué les racines chrétiennes de nos pays d'Europe, et même aux États-Unis. On est passé de l'esprit de vie commune à un individualisme exacerbé. Le développement du capitalisme et la mondialisation de l'économie, la révolution sexuelle, sont autant d'éléments qui ont provoqué la perte des repères et la chute des vocations en Europe et ailleurs. Cela posait des problèmes au point où les formateurs étaient désemparés et se demandaient quels devaient être les principes de la formation. On s'interrogeait aussi sur le type de formation qu'il fallait pour la vie religieuse dans la Congrégation. Par ailleurs il y eu une floraison des Églises en Afrique. Les Églises locales commençaient à prendre les choses en mains. Elles n'avaient plus absolument besoins de gens venus de l'extérieur. Aujourd'hui c'est de ces Églises locales et des missions fondées par les spiritains que nous viennent des missionnaires. Ceux-ci doivent franchir d'autres frontières, au niveau culturel et de la solidarité humaine.

Autrefois la priorité était la création des écoles, la sollicitude envers les pauvres. De nos jours tout cela demeure important certes, mais il y a des priorités nouvelles ; par exemple l'accueil des réfugiés en Europe et aux États-Unis. La nouvelle évangélisation qui s'inscrit dans la mondialisation des cultures, des religions et de l'économie. En Europe il y a une sorte de crispation, les gens ont peur d'être envahis, peur de perdre leur identité ; Dieu merci le Pape François, comme un prophète, prêche l'accueil de l'étranger, la construction des ponts et non des murs entre les peuples.

**Votre pays n'est pas épargné par la baisse des vocations. Comment voyez-vous l'avenir de la présence missionnaire spiritaine en Hollande ?**



Franz Timmermans et Franz Wijnen, Basilique St Pierre, Rome

Nous ne savons pas trop. Nous avons toujours pensé que la mission spiritaine en Europe devrait continuer. Et nous avons accueilli des confrères africains pour nous aider. On les trouve en France, Portugal, Espagne, Belgique, Irlande, Allemagne, Hollande, Angleterre, bref partout. Au début nous pensions que nous pouvions alors nous endormir tranquillement dans le Seigneur, soutenus dans les bras fraternels de nos confrères africains. Et puis ceux qui sont venus en

mission chez nous ont dit « écoutez nous ne sommes pas venus ici pour vous enterrer. Nous voulons travailler à la mission de l'Église d'Europe, avec notre bagage, notre passé, notre culture ». Et nous les voyons très impliqués à cela. Mais comment ça va se développer, je n'en sais rien. Nous faisons confiance en l'Esprit-Saint. Nous comprenons désormais ce que signifie « être consacré à l'Esprit-Saint ». Et par ailleurs « aller au large », dans ce contexte, signifie aller vers un chemin inconnu, et laisser l'Esprit nous pousser, ouvrir une porte ou fermer une autre, comme au temps de Saint Paul. Le Seigneur a promis la vie éternelle à des personnes, mais pas à des institutions. Nous resterons donc fidèles à notre vocation jusqu'au bout. Je pense que nous avons fait et nous faisons toujours de notre mieux.

**Que diriez-vous aux plus jeunes spiritains.**

J'invite les jeunes à ne pas se laisser envahir par le consumérisme d'aujourd'hui. Je suis parfois inquiet de voir chez certains une passion pour les gadgets, des choses qui coûtent très chers. N'oublions pas le charisme de nos fondateurs par rapport à la pauvreté. Mais je suis confiant de voir que nos missionnaires africains par exemple, acceptent d'aller partout, de vivre parfois dans les pires conditions, à cause de la guerre, de la misère, comme au Soudan du Sud. Pour nous spiritains, ce n'est pas la richesse ou la réussite personnelle qui compte. Mais c'est le Royaume de Dieu. Et nous sommes au service de cela.

**Interview réalisée par Baba Gaston Temgoua**